LE MANUSCRIT

DE

SAINTE-HÉLÈNE,

PUBLIÉ

POUR LA PREMIÈRE FOIS

AVEC

DES NOTES DE NAPOLÉON.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

Londres, BOSSANGE. | *Vienne*, GEROLD.
Genève, PASCHOUD. | *Milan*, GIEGLER.
Bruxelles, LECHARLIER. | *Leipsick*, BROCKAUS.

1821.

[illegible]

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le Manuscrit venu de Sainte-Hélène est-il ou n'est-il pas de Napoléon? Cette question n'avait pas encore été résolue jusqu'à ce jour. Pour qu'il ne reste aucun doute à cet égard, on publie aujourd'hui des observations qu'il est impossible de récuser, et recueillies à Sainte-Hélène même.

En les lisant, on jugera quelle était la véritable pensée de l'illustre prisonnier; on rectifiera plusieurs anachronismes : enfin l'on se convaincra que le Manuscrit de Sainte-Hélène fut écrit en Europe sur des notes précieuses sans doute, mais dont on ne sut pas faire usage, et que la malveillance défigura peut-être à dessein.

Les observations de Napoléon, sur le Manuscrit qui lui fut long-temps attribué, ont surtout cet avantage qu'elles constatent en quelque sorte la vérité des faits sur les-

quels il n'a point élevé d'objections. La conviction intime que ces remarques produisent est telle, qu'il est inutile de fatiguer le lecteur de réflexions à ce sujet.

G*****.

1er octobre 1821.

1e preliminaire de Londres — 1 octobre — 1801

2e convention avec [Egypte?] signée le — 11 aoust 1801

3 - [illegible] publique [illegible] — 1801

4e ministre de [l'exterieur?] créé — 1801

5 — [illegible] — 1801

6e capitulation d'Alexandrie — 2 septembre — 1801

7 capitulation de [illegible] — 30 aoust 1801

[illegible]

MANUSCRIT

DE SAINTE-HÉLÈNE,

AVEC DES NOTES

DE NAPOLÉON.

Je n'écris pas des commentaires : car les événemens de mon règne sont assez connus, et je ne suis pas obligé d'alimenter la curiosité publique. Je donne le précis de ces événemens, parce que mon caractère et mes intentions peuvent être étrangement défigurés, et je tiens à paraître tel que j'ai été, aux yeux de mon fils comme à ceux de la postérité.

C'est le but de cet écrit. Je suis forcé d'employer une voie détournée pour le faire paraître ; car s'il tombait dans les mains des ministres anglais, je sais, par expérience, qu'il resterait dans leurs bureaux.

Ma vie a été si étonnante, que les admirateurs de mon pouvoir ont pensé que mon enfance même avait été extraordinaire. Ils se

sont trompés. Mes premières années n'ont rien eu de singulier. Je n'étais qu'un enfant obstiné et curieux. Ma première éducation a été pitoyable, comme tout ce qu'on faisait en Corse. J'ai appris assez facilement le français, par les militaires de la garnison, avec lesquels je passais mon temps.

Je réussissais dans ce que j'entreprenais parce que je le voulais : mes volontés étaient fortes, et mon caractère décidé. Je n'hésitais jamais; ce qui m'a donné de l'avantage sur tout le monde. La volonté dépend, au reste, de la trempe de l'individu; il n'appartient pas à chacun d'être maître chez lui.

Mon esprit me portait à détester les illusions; j'ai toujours discerné la vérité de plein saut; c'est pourquoi j'ai toujours vu mieux que d'autres le fond des choses. Le monde a toujours été pour moi dans le fait, et non dans le droit. Aussi n'ai-je ressemblé à peu près à personne. J'ai été, par ma nature, toujours isolé.

Je n'ai jamais compris quel serait le parti que je pourrais tirer des études, et dans le fait elles ne m'ont servi qu'à m'apprendre des méthodes. Je n'ai retiré quelque fruit que des mathématiques. Le reste ne m'a été utile à rien : mais j'étudiais par amour-propre.

Mes facultés intellectuelles prenaient cependant leur essor, sans que je m'en mêlasse. Elles ne consistaient que dans une grande mobilité des fibres de mon cerveau. Je pensais plus vite que les autres; en sorte qu'il m'est toujours resté du temps pour réfléchir. C'est en cela qu'a consisté ma profondeur.

Ma tête était trop active pour m'amuser avec les divertissemens ordinaires de la jeunesse. Je n'y étais pas totalement étranger; mais je cherchais ailleurs de quoi m'intéresser. Cette disposition me plaçait dans une espèce de solitude où je ne trouvais que mes propres pensées. Cette manière d'être m'a été habituelle dans toutes les situations de ma vie.

Je me plaisais à résoudre des problèmes : je les cherchais dans les mathématiques; mais j'en eus bientôt assez, parce que l'ordre matériel est extrêmement borné. Je les cherchai alors dans l'ordre moral : c'est le travail qui m'a le mieux réussi. Cette recherche est devenue chez moi une disposition habituelle. Je lui ai dû les grands pas que j'ai fait faire à la politique et à la guerre.

Ma naissance me destinait au service : c'est pourquoi j'ai été placé dans les écoles militaires. J'obtins une lieutenance au commence-

ment de la révolution (1). Je n'ai jamais reçu de titres avec autant de plaisir que celui-là. Le comble de mon ambition se bornait alors à porter un jour une épaulette à bouillons sur chacune de mes épaules : un colonel d'artillerie me paraissait le *nec plus ultrà* de la grandeur humaine.

J'étais trop jeune dans ce temps pour mettre de l'intérêt à la politique. Je ne jugeais pas encore de l'homme en masse. Aussi je n'étais ni surpris ni effrayé du désordre qui régnait à cette époque, parce que je n'avais pu la comparer avec aucune autre. Je m'accommodai de ce que je trouvai. Je n'étais pas encore difficile.

On m'employa dans l'armée des Alpes (2). Cette armée ne faisait rien de ce que doit faire une armée. Elle ne connaissait ni la discipline ni la guerre. J'étais à mauvaise école. Il est vrai que nous n'avions pas d'ennemis à combattre ; nous n'étions chargés que d'empêcher les Pié-

---

(1) Napoléon entra, en qualité de sous-lieutenant, dans le régiment de la Fère, en octobre 1785, et rejoignit ce régiment à Valence, en Dauphiné. (N.)

(2) Napoléon ne fut jamais employé à l'armée des Alpes, et ne fut jamais sur le mont Genèvre. (N.)

montais de passer les Alpes, et rien n'était si facile.

L'anarchie régnait dans nos cantonnemens : le soldat n'avait aucun respect pour l'officier ; l'officier n'en avait guère pour le général : ceux-ci étaient tous les matins destitués par les représentans du peuple : l'armée n'accordait qu'à ces derniers l'idée du pouvoir, la plus forte sur l'esprit humain. J'ai senti dès-lors le danger de l'influence civile sur le militaire, et j'ai su m'en garantir.

Ce n'était pas le talent, mais la loquacité, qui donnait du crédit dans l'armée : tout y dépendait de cette faveur populaire, qu'on obtient par des vociférations.

Je n'ai jamais eu avec la multitude cette communauté de sentimens qui produit l'éloquence des rues. Je n'ai jamais eu le talent d'émouvoir le peuple. Aussi je ne jouais aucun rôle dans cette armée. J'en avais mieux le temps de réfléchir.

J'étudiais la guerre, non sur le papier, mais sur le terrain. Je me trouvai pour la première fois au feu dans une petite affaire de tirailleurs, du côté du Mont Genèvre. Les balles étaient clair-semées ; elles ne firent que blesser quelques-uns de nos gens. Je n'éprouvai

pas d'émotion; cela n'en valait pas la peine; j'examinai l'action. Il me parut évident qu'on n'avait des deux côtés aucune intention de donner un résultat à cette fusillade. On se tiraillait seulement pour l'acquit de sa conscience, et parce que c'est l'usage à la guerre. Cette nullité d'objet me déplut; la résistance me donna de l'humeur; je reconnus notre terrain; je pris le fusil d'un blessé, et j'engageai un bonhomme de capitaine qui nous commandait de nourrir son feu, pendant que j'irais avec une douzaine d'hommes couper la retraite des Piémontais.

Il m'avait paru facile d'atteindre une hauteur qui dominait leur position, en passant par un bouquet de sapins sur lequel notre gauche s'appuyait. Notre capitaine s'échauffa; sa troupe gagna du terrain; elle nous renvoya l'ennemi, et lorsqu'il fut ébranlé, je démasquai mes gens. Notre feu gêna sa retraite; nous lui fîmes quelques morts, et vingt prisonniers. Le reste se sauva.

J'ai raconté mon premier fait d'armes, non parce qu'il me valut le grade de capitaine (3),

(3) Napoléon obtint le grade de capitaine en 1789, quatre ans avant le commencement de la guerre. (N.)

mais parce qu'il m'initia au secret de la guerre. Je m'aperçus qu'il était plus facile qu'on ne croit de battre l'ennemi, et que ce grand art consiste à ne pas tâtonner dans l'action, et surtout à ne tenter que des mouvemens décisifs, parce que c'est ainsi qu'on enlève le soldat.

J'avais gagné mes éperons ; je me croyais de l'expérience. D'après cela je me sentis beaucoup d'attrait pour un métier qui me réussissait si bien. Je ne pensai qu'à cela, et je me donnai à résoudre tous les problèmes qu'un champ de bataille peut offrir. J'aurais voulu étudier aussi la guerre dans les livres, mais je n'en avais point. Je cherchai à me rappeler le peu que j'avais lu dans l'histoire, et je comparais ces récits avec le tableau que j'avais sous les yeux. Je me suis fait ainsi une théorie de la guerre, que le temps a développée, mais n'a jamais démentie.

Je menai cette vie insignifiante jusqu'au siége de Toulon. J'étais alors chef de bataillon, et comme tel je pus avoir quelque influence sur le succès de ce siége.

Jamais armée ne fut plus mal menée que la nôtre. On ne savait qui la commandait. Les généraux ne l'osaient pas, de peur des représentans du peuple : ceux-ci avaient encore

plus de peur du comité de salut public. Les commissaires pillaient, les officiers buvaient, les soldats mouraient de faim ; mais ils avaient de l'insouciance et du courage. Ce désordre même leur inspirait plus de bravoure que la discipline. Aussi suis-je resté convaincu que les armées mécaniques ne valent rien : elles nous l'ont prouvé.

Tout se faisait au camp par motions et par acclamations. Cette manière de faire m'était insupportable, mais je ne pouvais pas l'empêcher, et j'allai à mon but sans m'en embarrasser.

J'étais peut-être le seul dans l'armée qui eût un but ; mais mon goût était d'en mettre au bout de tout. Je ne m'occupai que d'examiner la position de l'ennemi et la nôtre. Je comparai ses moyens moraux et les nôtres. Je vis que nous les avions tous, et qu'il n'en avait point. Son expédition était un misérable coup de tête, dont il devait prévoir d'avance la catastrophe, et l'on est bien faible quand on prévoit d'avance sa déroute.

Je cherchai les meilleurs points d'attaque : je jugeai la portée de nos batteries, et j'indiquai les positions où il fallait les placer. Les officiers expérimentés les trouvèrent trop dan-

gereuses; mais on ne gagne pas des batailles avec de l'expérience. Je m'obstinai ; j'exposai mon plan à Barras (4) : il avait été marin : ces braves gens n'entendent rien à la guerre, mais ils ont de l'intrépidité. Barras l'approuva, parce qu'il voulait en finir. D'ailleurs la Convention ne lui demandait pas compte des bras et des jambes, mais du succès.

Mes artilleurs étaient braves, et sans expérience. C'est la meilleure de toutes les dispositions pour les soldats. Nos attaques réussirent : l'ennemi s'intimidait; il n'osait plus rien tenter contre nous. Il nous envoyait bêtement des boulets, qui tombaient où ils pouvaient, et ne

---

(4) Napoléon, chef de bataillon d'artillerie, commandait ce corps au siége de Toulon : il n'avait alors aucune liaison avec Barras, qui, à cette époque, était employé à une mission à Marseille, ou avec l'armée d'Italie. Le représentant du peuple qui distingua le premier, et qui appuya de son crédit les plans qui réussirent à amener la prise de Toulon, se nommait Gasparin, député d'Orange, très-chaud conventionnel, ancien capitaine de dragons, homme fort éclairé, et qui avait reçu une excellente éducation. Ce fut ce député qui devina le premier les grands talens militaires du commandant d'artillerie : ce ne fut qu'à l'époque bien connue de vendémiaire que Napoléon fut uni à Barras. (N.)

servaient à rien. Les feux que je dirigeais allaient mieux au but. J'y mettais beaucoup de zèle, parce que j'en attendais mon avancement : j'aimais d'ailleurs le succès pour lui-même. Je passais mon temps aux batteries; je dormais dans nos épaulemens. On ne fait bien que ce qu'on fait soi-même. Les prisonniers nous apprenaient que tout allait au diable dans la place. On l'évacua enfin d'une manière effroyable.

Nous avions bien mérité de la patrie. On me fit général de brigade. Je fus employé, dénoncé, destitué, ballotté, par les intrigues et les factions. Je pris en horreur l'anarchie qui était alors à son comble, et je ne me suis jamais raccommodé avec elle. Ce gouvernement massacreur m'était d'autant plus antipathique qu'il était absurde, et se dévorait lui-même. C'était une révolution perpétuelle, dont les meneurs ne cherchaient pas seulement à s'établir d'une manière permanente.

Général, mais sans emploi, je fus à Paris (5),

(5) Napoléon ne fut jamais sans emploi. Après le siége de Toulon il fut nommé commandant de l'artillerie de l'armée d'Italie, et dirigea cette armée : l'exécution de ses plans valut à la France la prise de Saorgio, d'Oreille, du Col-de-Tende et d'Ormea. En octobre, il